

# JOURNAL DE ROUBAIX

## POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

### ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

Abonnement : Pour Roubaix, 25 francs par an.  
» » » 14 » » six mois.  
» » » 7 50 » » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE, BULLIER et C<sup>ie</sup>, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITE BULLIER et C<sup>ie</sup> pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 20 février 1866.

### BULLETIN.

L'Adresse du Sénat a obtenu la sanction la plus flatteuse et la plus haute qu'il fut donnée à la noble assemblée de désirer. L'Empereur, non content d'en accueillir favorablement les termes, les fait siens, pour ainsi dire, et déclare que cette Adresse « développe » ce que le discours du trône s'était borné à indiquer.

« Elle explique, ajoute Sa Majesté, tout ce que j'ai voulu faire comprendre. » Jamais adhésion souveraine n'avait été exprimée dans un langage plus formel.

Nous reproduisons plus loin le projet d'Adresse du Corps législatif.

La discussion s'ouvrira lundi prochain.

Le monde politique est très préoccupé de la rupture des relations entre la Russie et le Saint-Siège. M. de Meyendorff quitte Rome par ordre du Czar. Toutefois, la Russie conservera un chargé d'affaires auprès de la Cour pontificale.

Le gouvernement espagnol ne désespère pas en resté d'obstination avec le cabinet de Florence. A la dépêche jusqu'à un certain point coercitive du général La Marmora, le maréchal O'Donnell a répondu par une note non moins catégorique, dans laquelle sans revenir autrement sur les motifs qui ont porté le gouvernement de la Reine à reconnaître le nouveau royaume d'Italie, le premier ministre déclare que l'Espagne entend garder toute liberté d'action pour défendre le Saint-Siège apostolique.

Les nouvelles de New-York sont du 7 février. Les journaux américains étaient unanimes pour exprimer une satisfaction extrême de la déclaration de Napoléon III, annonçant qu'il se prépare à retirer ses troupes du Mexique. Tous considèrent cette déclaration comme le gage du maintien des bons rapports entre la France et les Etats-Unis.

Le général Weitzel avait reçu, le 31 janvier, son ordre de licenciement du service militaire. Les bons émis par la société des Féniens ont trouvé un nombre considérable d'acheteurs aux Etats-Unis.

S. M. l'Empereur a reçu dimanche, au palais des Tuileries, la Commission du Sénat chargée de lui présenter l'Adresse.

S. Exc. M. le premier président Troplong en a donné lecture.

L'Empereur a répondu :

« Messieurs les Sénateurs,

« L'Adresse du Sénat est l'éloquent commentaire de mon discours; elle développe ce que je n'ai fait qu'indiquer; elle explique tout ce que j'ai voulu faire comprendre.

« Vous désirez, comme moi, la stabilité, le développement rationnel et progressif de nos institutions, l'amélioration du sort du plus grand nombre, le maintien intact de la dignité et de l'honneur national. Cet accord est une force.

« Le monde moral, comme le monde physique, obéit à des lois générales qu'on ne saurait enfreindre sans danger. Ce n'est pas en ébranlant journalièrement les bases d'un édifice qu'on en hâte le couronnement. Mon Gouvernement n'est pas stationnaire; il marche, il veut marcher, mais sur un sol affermi, capable de supporter le pouvoir et la liberté.

« Appelons à notre aide le progrès sous toutes ses formes, mais bâtissons, assise par assise, cette grande pyramide qui a pour base le suffrage universel et pour sommet le génie civilisateur de la France.

« Ces sentiments si bien exprimés dans votre Adresse m'ont vivement touché, ils sont dignes du premier corps de l'Etat, gardien vigilant de la Constitution et des principes qu'elle consacre.

Voici le texte du projet d'Adresse, lu hier au Corps législatif :

« Sire,

« Le Corps législatif est heureux de constater, avec Votre Majesté, la tendance de plus en plus générale à résoudre les difficultés extérieures par des voies pacifiques. Fortifiée par vos entretiens avec divers souverains, comme par la réunion amicale des flottes anglaise et française, cette tendance est un gage nouveau de la paix dont la conservation répond aux besoins des peuples, exauce les vœux de la France et honore la sagesse de son gouvernement.

« Nous avons toujours partagé avec l'Empereur le ferme espoir de voir s'opérer, entre la Papauté et l'Italie, une conciliation nécessaire à leurs intérêts, à la paix de l'Europe et au repos des consciences. La Convention du 15 septembre, loyalement exécutée, sera une nouvelle garantie de la souveraineté temporelle (Très-bien ! Très-bien !), dont le maintien est indispensable à l'exercice indépendant du pouvoir spirituel (Nouvelle approbation) du Saint-Père.

« Notre expédition au Mexique touche à son terme. Le pays en a reçu l'assurance avec satisfaction. Conduits au Mexique par le devoir impérieux de protéger nos nationaux contre d'odieuses violences et de poursuivre le redressement de griefs trop légitimes, nos soldats et nos marins ont dignement rempli la tâche que Votre Majesté avait confiée à leur dévouement.

« Cette expédition a attesté une fois de plus dans ces contrées lointaines le désintéressement et la puissance de la France. (Très bien ! très bien !) Le peuple des Etats-Unis qui connaît de longue date la loyauté de notre politique, les sympathies traditionnelles dont elle s'inspire, n'a pas à prendre ombrage de la présence de nos troupes sur le sol mexicain. Vouloir subordonner leur rappel à d'autres convenances que les nôtres serait porter atteinte à nos droits et à notre honneur (Nouvelle approbation) Vous en avez la garde, Sire, et le Corps législatif sait que vous y veillerez avec une sollicitude digne de la France et de votre nom. (Très-bien ! très-bien.)

« Le calme de l'intérieur vous a permis de visiter l'Algérie dont les besoins ne sauraient être trop mûrement étudiés et de lui donner une preuve de vos sympathies. Votre absence a été pour l'Impératrice une

occasion d'exercer ces rares et nobles qualités qu'ajoutent à l'éclat du trône et à la sécurité du pays. (Nouvelles marques d'approbation.)

« C'est au milieu de ce calme, que dix millions d'électeurs ont procédé avec la liberté la plus entière au renouvellement des Conseils municipaux. Ce vaste mouvement de l'opinion publique a témoigné de l'esprit d'ordre qui règne dans les populations, et votre gouvernement n'a eu qu'à user exceptionnellement du droit nécessaire et conservateur que lui assure la Constitution. (Très-bien ! très-bien !)

« La loi sur les coalitions, le projet relatif aux sociétés coopératives et les facilités annoncées pour en favoriser le développement, ouvrent une ère d'expérimentation digne de notre commune sollicitude. Le concours du Corps législatif ne vous fera jamais défaut, Sire, lorsque vous aurez à concilier les mesures que peut suggérer l'intérêt des classes ouvrières avec les nécessités de l'ordre public.

« L'enquête destinée à constater et à mettre en lumière les besoins et les vœux de l'agriculture, sera accueillie dans les campagnes comme parmi nous avec le sentiment de la plus vive gratitude. Nous sommes certains de répondre à l'intention de Votre Majesté en exprimant l'espoir que cette enquête s'accomplira dans tous les départements de manière à permettre aux intérêts divers de se manifester avec la liberté la plus complète. Ces populations agricoles si laborieuses, si modestes et si profondément dévouées à l'Empire placeront avec confiance sous vos yeux, Sire, les souffrances qu'elles éprouvent et les soulagements qu'elles espèrent. (Approbation.)

« Nous nous félicitons, avec Votre Majesté, de l'amélioration de nos finances, et nous examinerons la loi relative à l'Amortissement avec l'attention que commande un sujet aussi important.

« Les économies opérées sur les services publics répondent à un vœu plusieurs fois exprimé par le Corps législatif; mais en même temps gardien des intérêts de l'armée, l'Empereur a dû se préoccuper de ne pas affaiblir notre organisation militaire et d'acquitter la dette contractée par le pays envers ceux qui l'on vaillamment servi.

« C'est avec raison que ces économies ont laissé entières les ressources affectées aux travaux publics; l'agriculture, le commerce et l'industrie attachent le plus grand prix à l'extension et au perfectionnement de toutes les voies de communication.

« L'enseignement devait aussi conserver intacts les crédits qui lui sont consacrés. L'instruction primaire n'a cessé de faire de louables et constants progrès, grâce aux efforts actifs et simultanés de l'Etat, des communes et des familles. C'est en descendant de plus en plus de cet triple concours que nous parviendrons à réaliser le vœu commun de Votre Majesté et du Corps législatif, et à réduire chaque jour davantage le nombre déjà restreint des enfants privés du bienfait de l'enseignement.

« La paix au dehors, l'ordre et la stabilité au dedans, attestent à la fois la salutaire initiative de votre gouvernement et le bien-être du pays dans la stabilité de nos institutions, dont les bases reposent sur le vote libre et solennel du peuple français. Cette stabilité n'a rien d'inconciliable avec le sage progrès de nos libertés. Vous l'avez déjà prouvé, Sire, et le passé répond de l'avenir. Développez les institutions, assurez le travail et le crédit, affermez la moralité publique, consolidez les principes religieux, sans lesquels les meilleures lois demeurent inefficaces, telle est l'œuvre féconde, à laquelle Votre Majesté associe les grands pouvoirs de l'Etat et qui resserre de plus en plus les liens qui unissent la France à votre personne et à votre dynastie. » (Vif mouvement d'approbation.)

On a souvent cité ce mot du maréchal Bugeaud, le guerrier-agriculteur : « Pour faire de l'agriculture, il faut trois choses : de l'engrais, de l'engrais et de l'engrais ! » M. Eugène Paignon, commentant une brochure de M. Billiette intitulée : *Des Crédits agricoles et d'une Banque agricole*, arrive, dans son article que publie la *Presse*, à formuler cette variante au mot du maréchal Bugeaud : « Ce que demande aujourd'hui l'agriculture française, c'est de l'argent, de l'argent, de l'argent ! »

« Or, à notre avis, poursuit M. Paignon, tout est là. L'agriculture placée sur le même pied que le commerce et l'industrie; trouvez le moyen, et aussitôt toutes les souffrances se calmant, tous les murmures s'apaisent, et l'agriculture, qui est aujourd'hui, comme ces plantes qui aiment la lumière et ne vivent qu'au grand soleil, et que le défaut de crédit condamnait à l'obscurité qui les fait pâlir et aux ténèbres qui les tuent, l'agriculture aussitôt relève sa tête abattue. »

« Or, comment constituer le crédit agricole ? Il ne s'agit plus, selon M. Billiette, que de lui donner comme point d'appui

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 21 FÉVRIER 1866.

N° 17.

## LES MÉMOIRES D'UN ORPHELIN.

DEUXIÈME PARTIE.

L'ÉCOLE.

(Suite. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX du 18 février.)

Mes deux condisciples, affranchis par la volonté de M. Layronnet, des études classiques qui leur étaient souverainement désagréables, sont restés à Moutier. C'étaient deux bons garçons, destinés à vivre d'une paisible et honnête vie champêtre. Ils se sont amusés de nos années d'école, et m'ont écrit plusieurs fois. Dernièrement, ils m'envoyaient un des meilleurs produits de leur vallon, un panier de kirskwasser qu'ils avaient distillé pour moi, avec un soin particulier, en mémoire de nos promenades sous les cerisiers.

Une de leurs sœurs s'est mariée. Les trois autres ont vieilli dans un aigre célibat. M. Layronnet avait pourtant assuré leur dot en leur laissant son bien. Mais Mme Dubief, dont elles espéraient aussi obtenir l'héritage, s'est retirée, après la mort de son frère, dans un couvent, et lui a légué tout ce qu'elle possédait.

Ainsi finissent les chroniques de la plupart des familles, par le graduel affaiblissement des plus heureux et des plus vaillants, par l'amer désenchantement des folles présomptions, par la religieuse résignation des tendres âmes affligées.

Ma grand'mère n'avait aucune affaire qui l'obligeât à rentrer précipitamment dans sa demeure. Un juste sentiment de révolte la déterminait à quitter un lieu qui lui était agréable, mais où elle voyait tout à coup son fier principe d'honneur méconnu. A notre arrivée à Besançon, elle reçut une nouvelle qui lui causa une autre douloureuse émotion. Elle apprit, par une lettre de M. Chamblay, que M. Miéry venait de mourir. C'était un excellent homme qu'elle connaissait depuis longtemps, et pour qui elle avait toujours conservé une sérieuse estime et un sincère attachement. Elle songeait à me recommander quelque jour à sa bienveillance, et ne doutait pas qu'il m'accordât sa protection. Je crois même qu'à certains moments, elle avait rêvé un mariage entre Clara et moi. La

jeune fille était bien riche, et moi, je n'avais rien; mais, tel qu'elle me voyait, ma bonne grand'mère, avec toutes les qualités qu'elle m'attribuait dans l'excès de son affection, et descendant en ligne directe des Martelle, ne valais-je pas la plus belle fortune ?

Naïve confiance des cœurs aimants ! Rêves illusoire si souvent ! Rêves parfois prophétiques ! Quoi qu'il en advienne, on ne peut ni en rire ni les blâmer. Ils n'ont pas été inutiles, si seulement ils ont servi à dissimuler de temps à autre une triste réalité, à calmer une pensée inquiète, à relever par un nouvel espoir un courage abattu.

Hélas ! Et celui sur qui mon aïeule comptait pour réaliser un de ses ambitieux rêves, n'existait plus. « Hélas ! disait-elle avec un profond accent de tristesse, comme tout s'en va ! Comme le vide se fait autour de nous ! Qu'ils sont aveugles ceux qui désirent une longue vie, à moins qu'ils n'aient une longue tâche à accomplir ! A mesure que nous avançons dans le chemin de la vie, nous voyons successivement disparaître ceux qui y étaient entrés avec nous : nos parents, nos amis, nos guides, nos compagnons. Chaque année, chaque jour augmente nos deuils et nos regrets. Une génération s'éteint, une autre la remplace. Au milieu de cette nouvelle génération, nous errons pensifs et

solitaires, comme des voyageurs au sein d'une peuplade étrangère dont ils ne comprennent ni la langue ni les habitudes, et dont ils ne peuvent non plus être compris. De quelque côté que nous tournions nos regards, nous n'éprouvons qu'une pénible surprise, car le présent nous échappe, et dans l'abîme du passé, nous ne trouvons plus un seul être à qui nous puissions adresser ces simples mots : Vous souvient-il ? »

En parlant ainsi, ma grand'mère avait un accent de tristesse solennelle et son visage, doux et grave, semblait à la fois animé par le souvenir de ceux qu'elle avait aimés, et assombri par le sentiment de son deuil.

Étonnante organisation de la femme ! Tant de grâce et de mansuétude unies à tant de force morale ! L'esprit souvent le plus juste, le jugement le plus fin et les plus sérieuses intuitions sous les apparences les plus frivoles; souvent aussi la raison la plus ferme, les résolutions les plus inébranlables avec la plus vive mobilité d'impressions. Quels singuliers contrastes ! Et quel admirable assemblage. L'homme n'acquiert toute sa valeur que par l'éducation, et dans son orgueil, n'aspire qu'à faire voir, le plus tôt possible, jusqu'où vont ses facultés. Mais il y a dans l'âme de la femme des qualités exquises qu'elle ne doit à aucun instituteur, que Dieu même lui a

données. Il y a, dans cette âme harmonieuse, des cordes délicates qui ne vibrent point à tout moment, et de mystérieux trésors d'intelligence qui ne se révèlent que dans les grandes circonstances. Alors la femme la plus ignorante trouve tout à coup, pour exprimer ses émotions, un langage poétique, imagé, saisissant, que nul professeur de rhétorique n'a pu lui enseigner; la femme la plus soumise commande à ceux à qui elle obéissait humblement la veille; la femme la plus modeste se lève avec le regard enflammé et la parole entraînant d'une prophétesse.

Ma grand'mère resta un instant silencieuse, la tête baissée, les mains jointes, comme si elle faisait une prière mentale, puis me dit : « Ce pauvre M. Miéry ! il n'a pas été heureux, quoiqu'il possédât une si belle fortune. Il est mort peut-être de chagrin. Et sa fille ? où est-elle ? qu'est-elle devenue ? Ah ! la gentille enfant ! Tu te la rappelles, Max ? »

— Oui, » répondis-je tristement.

Et en vérité, l'image de la douce, blonde, charmante Clara était restée gravée dans mon esprit, dans une sorte d'aurole avec celle de notre vallon de la Doye, avec les meilleurs incidents de ma joyeuse enfance, avec le souvenir de Guillaume, de Benoît, de Tambour, et souvent j'y songeais.

« Peut-être, reprit ma grand'mère en